

Voilà, exposés en quelques mots, les usages des tribus denkas. Permettez-moi maintenant de vous donner une courte biographie sur mon enfance, ma captivité et ma conversion au catholicisme.

MON ENFANCE.

Il y a dix-sept ans je me trouvais encore dans ma famille. Nous avions perdu notre père, deux frères et une sœur. Il ne restait que notre mère qui dirigeait la famille, trois sœurs du même sang, une sœur adoptive et moi. J'étais âgé de huit ans environ à la mort de mon père; malgré ma jeunesse, ma mère me confia le soin du bétail, tandis qu'elle s'adonnait à la culture de nos champs. Nous étions heureux sous la direction de notre bonne mère, qui comptait sur nous pour prendre soin de ses vieux jours; mais, hélas! elle se trompait. Les Arabes qui nourrissent toujours une haine implacable contre les nègres et surtout contre nos tribus, à cause de plusieurs défaites qu'ils ont essuyées, avaient juré notre ruine. A plusieurs reprises ils avaient tenté d'assouvir cette haine, mais le courage de nos guerriers les avait repoussés, souvent même avec des pertes considérables.

Comme ils s'aperçurent qu'ils ne pourraient jamais nous vaincre en se servant de lances dont nous étions, nous aussi, bien pourvus, ils demandèrent le secours du gouverneur égyptien qui résidait à El-Obeïd, capitale de la province de Cordofan. Celui-ci les adressa à plusieurs négriers dont les chefs étaient: Mohammed-Ahmed Dafaâ-Allah et Ahmed Assemani, procureur de Abd-Ullahi, mon maître futur. Bien pourvus d'armes à feu, ils se joignirent aux Arabes Bagaras, et tous partirent dans la direction du Nil blanc et précisément contre les tribus Gianghé.

Quelque temps avant leur arrivée dans nos contrées, un de nos malheureux compatriotes, tombé entre leurs mains, put leur échapper et vint nous informer de leurs desseins. Nos vieillards se réunirent en conseil, et il fut décidé de cacher les céréales et de fuir avec nos bestiaux dans le désert qui sépare notre tribu de celle des Nouer où nous avions des pâturages en abondance. Le choix était heureux; là seulement nous pouvions espérer un peu de repos.

Deux mois s'étaient écoulés sans aucun trouble, lorsqu'un matin une partie de notre tribu fut attaquée par de nombreux Arabes à cheval et à pied, armés de lances et de fusils, qui avaient déjà tué plusieurs de nos hommes laissés à la garde du pays et qui avaient décidé de nous traquer dans notre retraite. On comprendra facilement l'épouvante qui nous saisit; il ne nous restait qu'une ressource: opposer au-